Les origines phéniciennes de la Bretagne

Archéologie d'un mythe

Dominique Frere

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/329>

DOI : 10.4000/abpo.329

ISBN : 978-2-7535-1510-9

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2008

Pagination : 37-65

ISBN : 978-2-7535-0669-5

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Dominique Frere, « Les origines phéniciennes de la Bretagne », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 115-2 | 2008, mis en ligne le 30 juin 2010, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/329> ; DOI : 10.4000/abpo.329

Les origines phéniciennes de la Bretagne

Archéologie d'un mythe

Dominique FRÈRE

Maître de conférences en Histoire Ancienne,
Université de Bretagne Sud – CERHIO/SOLITO

« *Passent les savants, passent les pédants, ouvrez votre âme au rêve*¹. »

« J'avoue que je ne conçois pas cette manie invétérée parmi les anti-quaires de vouloir toujours aller chercher nos origines chez des nations étrangères, chez les peuples les plus éloignés. Eh! Ne pouvons-nous donc pas comme eux avoir eu notre histoire particulière, nos lois, nos mœurs, nos usages nationaux? Faut-il donc torturer le bon sens, martyriser la vraisem-blance, pour aller en chercher les sources chez les peuples du midi et de l'orient? Pourquoi cette opiniâtreté fatigante? Est-ce pour faire rejaillir sur la France une portion de l'éclat, que par l'effet d'un prisme souvent menteur, on accorde à l'histoire des anciens? La France n'en a pas besoin. Que l'on parcoure les pages de ses annales, qu'on les compare à celles de l'Égypte, de la Grèce et de ces éternels Romains; tout homme impartial avouera que 50 années de notre histoire de France offrent plus de hauts faits, plus d'actions héroïques et généreuses, plus de noms justement glorieux, en un mot, que quatre siècles de l'histoire romaine². »

La question que pose le chevalier de Fréminville : *pourquoi chercher nos origines chez les peuples du midi et de l'orient* est toujours d'actualité puis-que de nombreux travaux illustrent la vitalité d'un mythe méditerranéen et proche oriental profondément enraciné dans l'histoire de l'archéologie régionale. Denis Roche en 1969³ présente quelques-unes de ces thèses incongrues d'auteurs qui, dit-il, tombent rapidement en désuétude et en utopie. Une utopie qui, en ce qui concerne les origines phéniciennes de la

1. Henri DU CLEUZIQU, *L'art national. Études sur l'histoire en France*, Paris, 1882, p. 115.

2. Chevalier Christophe-Paulin DE LA POIX DE FRÉMINVILLE, *Antiquités de la Bretagne. Monuments du Morbihan*, 1827 (p. 48 et 49 de l'édition de 1975).

3. Denis ROCHE, *Carnac. Le mégalithisme. Archéologie, typologie, histoire, mythologie*, Paris, 1969.

Bretagne, dure et persiste de nos jours et se nourrit même des découvertes et théories archéologiques les plus récentes. Ce contexte plus idéologique que scientifique est à l'origine d'un véritable labyrinthe d'idées, de concepts et de constructions intellectuelles au sein duquel il est difficile de repérer les réels témoignages des échanges entre la Méditerranée et l'Armorique aux époques pré et protohistoriques.

L'Armorique et la Méditerranée...

« On s'avança vers le chêne de trente ans où l'on avait découvert le gui sacré. On dressa au pied de l'arbre un autel de gazon. Les Sénanis y brûlèrent un peu de pain, et y répandirent quelques gouttes d'un vin pur. Ensuite, un Eubage vêtu de blanc monta sur le chêne, et coupa le gui avec la faucille d'or de la Druidesse; une saie blanche étendue sous l'arbre reçut la plante bénite; les autres Eubages frappèrent les victimes, et le gui, divisé en égales parties, fut distribué à l'assemblée.

Cette cérémonie achevée, on retourna à la pierre du tombeau, on planta une épée nue pour indiquer le centre du Mallus ou du conseil : au pied du Dolmin étaient appuyées deux autres pierres qui en soutenaient une troisième couchée horizontalement. La Druidesse monte à cette tribune. »

René de Chateaubriand dans *Velléda* (livres IX et X des *Martyrs*), ce « roman breton des origines » dont l'action se situe chez les Redones, fait vivre « une Armorique à la mesure de son héroïne : brumes mystérieuses, côtes tempétueuses, forêts profondes, landes solitaires⁴ ». Ce portrait littéraire de la Bretagne des origines n'oublie pas les mégalithes intégrés dans un paysage romantique où les monuments de granit, simples et puissants, sont à l'image des Celtes qui les ont érigés. Loin de ces brumes septentrionales, le même auteur, dans ses souvenirs de Venise, évoque une autre Bretagne, une Bretagne méditerranéenne :

« Je cherchais, en me réveillant pourquoi j'aimais tant Venise, quand tout à coup je me suis souvenu que j'étais en Bretagne : la voix du sang parlait en moi. N'y avait-il pas au temps de César, en Armorique, un pays des Vénètes, *civitas Venetum*, *civitas Venetica*? Strabon n'a-t-il pas dit qu'on disait que les Vénètes étaient descendants des Vénètes gaulois?

On a soutenu contradictoirement que les pêcheurs du Morbihan étaient une colonie des pescatori de Palestrine : Venise serait la mère et non la fille de Vannes. On peut arranger cela en supposant (ce qui d'ailleurs est très probable) que Vannes et Venise sont accouchées mutuellement l'une de l'autre. Je regarde donc les Vénitiens comme des Bretons; les gondoliers et moi nous sommes cousins et sortis de la corne de la Gaule, *cornu Galliae*.

Tout réjoui de cette pensée, je suis allé déjeuner dans un café sur les quais des Esclavons : le pain était tendre, le thé parfumé, la crème comme en Bretagne, le beurre comme à la Prévalaie⁵... »

4. Yannick PELLETIER, *La Bretagne chez Chateaubriand*, Spézet, 1998, p. 18.

5. *Les Bretons et les Vénitiens. Déjeuner sur le quai des Esclavons* (cité dans PELLETIER, *op. cit.*, p. 88).

Dans les mêmes années, les témoignages d'une paternité entre habitants de basse-Bretagne et riverains de la Méditerranée ne concernent pas que la crème et le beurre mais aussi et surtout le type physique⁶, la langue⁷ et l'archéologie (voir *infra*). Ainsi les Bretons seraient proches, selon différentes thèses, des Égyptiens, des Phéniciens, des Étrusques, des Ibères, des Ligures... Et si les rapprochements étymologiques sont évidemment faits entre les Vénètes de Bretagne et ceux d'Adriatique, il en est de même entre le Carnac du Morbihan et le Karnak d'Égypte :

« Il n'est pas prouvé que ce ne soit point la puissante navigation carthaginoise qui ait déposé sur la grève armoricaine cet autre hiéroglyphe monumental, Karnak, livre colossal et éternel dont les siècles ont perdu le sens et dont chaque lettre est un obélisque de granit. Comme Thèbes, la Bretagne a son palais de Karnak⁸. »

Un peu plus d'une dizaine d'années plus tard, Gustave Flaubert⁹ semble répondre par la moquerie aux rêveries romantiques de Chateaubriand et aux élans lyriques de Victor Hugo :

« On a été ensuite chercher les Grecs, les Égyptiens et les Cochinchinois. Il y a un Karnak en Égypte, s'est-on dit, il y en a un en Basse-Bretagne, nous n'entendons ni le copte, ni le breton. Or il est probable que le Carnac d'ici descend du Karnak de là-bas, cela est sûr, car là-bas, ce sont des sphinx alignés, ici ce sont des blocs, des deux côtés de la pierre. D'où il résulte que les Égyptiens (peuple qui ne voyageait pas) seront venus sur ces côtes (dont ils ignoraient l'existence), y auront fondé une colonie (car ils n'en fondaient nulle part) et qu'ils y auront laissé ces statues brutes (eux qui en faisaient de si belles), témoignage positif de leur passage (dont personne ne parle). »

C'est surtout à partir des années 1830/1850, avec l'accélération du développement du tourisme¹⁰, que les mégalithes morbihannais, publiés

6. Stendhal explique le tempérament breton à partir de trois races : les Gaëls venus d'Asie, les Kymris arrivés du Danemark « qui ressemblent à des puritains » et les Ibères, plus gais et plus expansifs qui seraient remontés jusqu'à Brest. Voir Alain CHANTREAU, « La Bretagne et les Bretons vus par Stendhal », *Mémoires de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Bretagne*, LXXXII, 2004, p. 293-304. Voir l'étude anthropologique du Docteur Guibert, « Ethnologie armoricaine. À quelle race appartiennent les Habitants actuels des Côtes du Nord ? », dans *Congrès Celtique International tenu à Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord, Bretagne), tenu en octobre 1867*, Saint-Brieuc, 1868, p. 338-366. Cette approche raciale des origines existera en fait pendant plus d'un siècle

7. « ...un Morbihannais a soutenu récemment qu'elle (la langue bretonne) n'a jamais été parlée en Europe que dans la partie de l'Armorique où elle encore vulgaire et dans le pays de Galles; qu'elle y a été apportée par les Phéniciens, et qu'elle est un reste de l'idiome de ces orientaux » : Jean MAHÉ, *Essai sur les antiquités du département du Morbihan*, Vannes, 1825, p. 80.

8. Victor HUGO, *Littérature et philosophie mêlées*, tome II, 1834, p. 113.

9. Gustave FLAUBERT, « Des pierres de Carnac et de l'archéologie celtique », *L'Artiste*, 1857 (pages 19-20 de la réédition : *Lettres au conseil municipal de Rouen. Des pierres de Carnac et de l'archéologie celtique*, Montpellier, 2002).

10. Nathalie RICHARD et Yveline PALLIER (dir.), *Cent ans de tourisme en Bretagne. 1840-1940*, Rennes, 1996.

en 1825 par l'abbé Mahé¹¹, intéressent un public désormais plus large que celui des antiquaires et en particulier l'intelligentsia parisienne¹². Devenus lieu de curiosités, les alignements de Carnac attirent les visiteurs en nombre de plus en plus grand, et, parmi ceux-ci, Gustave Flaubert et Maxime du Camp¹³ :

« Voilà donc ce fameux champ de Carnac qui a fait écrire plus de sottises qu'il n'a de cailloux; il est vrai qu'on ne rencontre pas tous les jours, des promenades aussi rocailleuses. Mais, malgré notre penchant naturel à tout admirer, nous ne vîmes qu'une facétie robuste, laissée là par un âge inconnu pour *exerciter* l'esprit des antiquaires et stupéfier les voyageurs. On ouvre, devant, des yeux naïfs et, tout en trouvant que c'est peu commun, on s'avoue cependant que ce n'est pas beau¹⁴. »

Cette impression négative de Flaubert est partagée par plusieurs de ses contemporains, qu'il s'agisse d'un simple employé à la perception comme Jean-François Brousmiche¹⁵ ou du grand historien romantique Jules Michelet. Le premier qualifie un mégalithe de « *pyramide informe* » attirant l'attention d'antiquaires qui « *admettent un passé tout hypothétique* » et « *donnent carrière à leur imagination pour embellir ce passé*¹⁶ » tandis que le second écrit :

« [...] Sur toute la côte méridionale de la Bretagne, vous ne pouvez marcher un quart d'heure sans rencontrer quelques-uns de ces monuments informes qu'on appelle druidiques... Qu'on veuille y voir des autels, des tombeaux ou de simples souvenirs de quelques événements, ces monuments ne sont rien moins qu'imposants, quoi qu'on ait dit. Mais l'impression en est triste, ils ont quelque chose de singulièrement rude et rebutant¹⁷. »

Rien d'anormal à cela : les goûts de cette époque sont fortement marqués par l'ouvrage de Joachim Winckelmann et par la publication des savants de l'expédition d'Égypte¹⁸. Gustave Flaubert est un parfait représentant des goûts et des pratiques de voyage d'une élite passionnée par l'antiquité égyptienne, proche orientale, grecque et romaine¹⁹. Si les antiquaires et premiers archéologues de Bretagne ne voyagent pas autant que l'auteur de *Salammbô*, ils sont abreuvés aux mêmes sources « classiques » : textes sacrés, textes des auteurs grecs et latins, monuments d'architecture et de sculpture égyptiens, proche orientaux, grecs et romains. Et, jusqu'après

11. MAHÉ, *op. cit.*

12. Gérard BAILLOUD, Christine BOUJOT, Serge CASSEN, Charles-Tanguy LE ROUX, *Carnac. Les premières architectures de pierre*, Paris, 1995, p. 21.

13. Catherine DREZEN, « Par les champs et par les grèves », dans *Cent ans de tourisme en Bretagne*, *op. cit.*, p. 12-18.

14. FLAUBERT, *op. cit.*, p. 6-7.

15. Jean-François BROUSMICHE, *Voyage dans le Finistère en 1829, 1830 et 1831, tome premier*, 1977.

16. BROUSMICHE, *op. cit.*, p. 22-23.

17. Jules MICHELET, du deuxième volume de son *Histoire de France*, cité dans *Voyage en Bretagne*, Urrugne, 2001, p. 17.

18. Voir l'introduction d'Ève Gran-Aymerich dans le présent ouvrage.

19. Sylvie LAÛT-BERR, *Flaubert et l'antiquité. Itinéraires d'une passion*, Paris, 2001.

la première guerre mondiale, nous retrouvons chez certains historiens bretons comme M. Habasque en 1836 la remarque apparemment anodine mais révélatrice selon laquelle la Bretagne n'a pas la richesse et la diversité archéologiques de la Méditerranée ou du Proche Orient :

« Dépourvus de ce caractère de grandeur et de magnificence qui caractérisent ce qui nous reste des Grecs, des Égyptiens et des Romains, les monuments druidiques n'en ont pas moins quelque chose qui frappe et saisit l'imagination²⁰. »

Pourtant, l'Académie celtique avait été fondée, au début du XIX^e siècle, pour réparer cette injustice qui faisait que « *du fond de leurs tombeaux, ces Grecs et ces Romains persécutent encore ces Celtes qui les précèdent et leur survivent*²¹ ». Dans un discours inaugural, Alexandre Lenoir, qui succède à Jacques Cambry à la présidence de l'Académie en 1808, regrette que les préjugés accumulés depuis des siècles ne permettent pas à l'homme d'accorder aux mégalithes toute l'attention qu'ils méritent :

« [...] placez l'homme entre les augustes débris du Colisée et les roches alignées de Carnac... Vous verrez son œil dédaigneux reléguer ces roches parmi les productions de la terre, pour caresser les alimens de sa vanité dans les vestiges ou du Panthéon ou du Forum²². »

Ce dédain est dû au fait que les mégalithes sont vus à l'époque comme des « *monuments informes ou brutes*²³ » mais aussi et surtout parce qu'ils n'ont pas la même lisibilité historique que l'architecture et la sculpture des civilisations méditerranéennes et proche orientales comme l'écrit Prosper Mérimée en 1836 au ministre de l'Intérieur²⁴ :

« Je m'étais proposé de parcourir cette année les départements qui composent la Bretagne. Cette province, plus qu'aucune autre peut-être, pourrait accuser l'indifférence que, pendant longtemps, on a montrée pour les monuments du Moyen Âge. En effet, elle est encore peu connue sous ce rapport, et les antiquaires bretons, comme les étrangers, ne se sont guère attachés qu'à l'examen de ces pierres bizarrement disposées de main d'homme, que l'on appelle celtiques ou druidiques, et qui se trouvent en grand nombre sur plusieurs points de la Bretagne. Le manque presque absolu de renseignements historiques condamne d'avance ces recherches à demeurer à peu près stériles, mais il laisse la carrière ouverte à l'imagination. »

Et de fait, l'imagination le dispute à l'érudition pour répondre à cette question cruciale : quel est le peuple des mégalithes ? Une réponse est apportée dans la seconde moitié du XVIII^e siècle : ce sont les Celtes. Mais si la celtomanie l'emporte auprès de trois à quatre générations d'antiquaires

20. M. HABASQUE, *Notions historiques, géographiques, statistiques et agronomiques sur le littoral du département des Côtes-du-Nord*, tome III, Saint-Brieuc, 1836, p. 19-20.

21. *Mémoires de l'Académie celtique ou Recherches sur les Antiquités Celtiques, Gauloises et Françaises*, I, 1807, p. 13.

22. *Ibidem*, p. 12-13.

23. *Ibid.*, p. 5.

24. *Notes d'un voyage dans l'Ouest de la France*, Paris, 1836 (Paris, 1989, p. 13).

et archéologues et pendant plus de deux siècles auprès du grand public, si les théories égyptienne, ligure, ibère ont fait leur temps, les interprétations faisant la part belle aux Phéniciens ne cessent de surgir et ressurgir, du début du XIX^e siècle jusqu'au début du... XXI^e siècle²⁵.

Les interprétations méditerranéennes et orientales des monuments armoricains provoquent de la part de Prosper Mérimée un violent rejet. Les antiquaires de Rennes sont « *plus fous qu'autre part* » et il se plaint d'être « *obligé d'entendre les dissertations les plus bouffonnes sur les colonies sarmates, phéniciennes, les vaisseaux à trois ponts des Vénètes, les temples serpentins, etc.* »²⁶. » Mais l'anathème jetée sur l'ensemble d'une communauté savante par l'Inspecteur Général des Monuments Historiques, aussi célèbre soit-il, est profondément injuste puisque nombreux sont les antiquaires bretons à regretter les extrapolations de certains de leurs collègues :

« Que d'encre versée, que de papier noirci depuis cent ans à propos de nos vieux monuments celtiques ! Que d'hypothèses extravagantes follement déchaînées dans ce champ si commode pour leurs caprices²⁷ ! »

Ce sont ces « bouffonneries » qui agacent de même le chevalier de Fréminville et lui inspirent l'hymne patriotique à l'histoire et à l'archéologie nationale cité en introduction. Mais le point commun entre tous ces savants qui s'affrontent ainsi, parfois vigoureusement, sur le terrain de l'interprétation des mégalithes, c'est une grande connaissance de l'antiquité et des langues anciennes.

L'érudition classique des antiquaires

Gauthier Aubert²⁸ note qu'au XVIII^e siècle, les érudits locaux, formés pour la plupart dans les collèges jésuites de la région, sont pétris de culture classique cherchant à intégrer l'épopée romaine dans leur propre histoire. Ce rapprochement entre l'histoire régionale et le monde gréco-romain antérieur à la conquête concerne traditionnellement quatre références historiques :

- le port de Corbilon ;
- les îles Cassitérides ;
- les Vénètes du Morbihan et ceux de l'Adriatique ;
- la bataille navale qui vit la défaite des Vénètes face aux forces romaines.

25. Camille BUISSON, *Essai impertinent sur l'Histoire de la Bretagne méridionale. Les hommes de Tévéc dans l'ombre des Phéniciens*, Paris, 2005.

26. *Correspondance générale*, I, p. 454-455.

27. Alfred FOUQUET, *Des monuments celtiques et des ruines romaines dans le Morbihan*, Vannes, 1853, p. 339.

28. Gauthier AUBERT, « Antiquaires et antiquités dans la région d'Auray dans la première moitié du XVIII^e siècle », *Mémoires de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Bretagne*, LXXVIII, 2000, p. 107-121 (p. 108).

Ce n'est vraiment que dans la seconde moitié du XVIII^e siècle que les antiquaires bretons, manifestement influencés par les poèmes d'Ossian qui en appellent aux mégalithes²⁹, intègrent l'histoire des vestiges matériels à l'étude des textes antiques³⁰. Dans ce contexte, le marquis de Robien fait la comparaison entre les pyramides égyptiennes et les pierres de Carnac :

« Ces pierres qui frappent par leur grandeur, et qu'on a peine à regarder comme des ouvrages de main d'hommes, n'ont rien d'étonnant quand on considère les masses prodigieuses des pyramides que les Égyptiens destinaient à inhumer leurs morts³¹. »

Cette démarche comparatiste entre l'archéologie régionale et l'archéologie égyptienne ne cache aucun concept idéologique mais doit renforcer la théorie de la fonction funéraire des mégalithes ainsi que celle de leur datation ancienne. C'est d'ailleurs le point commun des différentes thèses qui s'affrontent concernant l'attribution de ces « grosses pierres » : qu'elles soient le fait des Romains, des Celtes, des Phéniciens ou des Égyptiens, elles sont désormais placées au « rang de monuments antiques³² » aussi anciens donc vénérables que ceux de ces grands peuples ayant fondé de brillantes civilisations. En 1767, le comte de Caylus parcourt en vain l'œuvre de César pour y trouver des références ou une explication aux mégalithes³³. Le silence césarien est brillamment expliqué par l'auteur des « Antiquités » mais deviendra chez certains la preuve d'une censure idéologique visant à discréditer la culture celte ou même le témoignage d'un véritable complot historique ayant pour but de cacher à jamais la présence punique en Bretagne méridionale.

Durant une partie du XVIII^e siècle et tout le XIX^e siècle, d'après les sources textuelles, sont proposées de simples comparaisons entre les Phénico-Puniques et les Vénètes³⁴ :

- ces deux peuples sont adonnés à la marine;
- ils dominent le commerce maritime;
- les Carthaginois s'adonnent aux sacrifices humains comme le font les Celtes.

De ces comparaisons, on glisse vers une assimilation (voir *infra*) :

- les Vénètes comme les Phénico-Puniques fondent des colonies dont le meilleur exemple est évidemment celui des Vénètes d'Adriatique;
- les Vénètes représentent une puissance commerciale et militaire aussi redoutable que celle des Carthaginois.

29. « *Oh Pierres! de concert avec les chants des Bardes, préservez-vous mon nom de l'oubli?* » : Ossian, *Poème de Témora*, publié par l'écossais James Macpherson en 1767.

30. GAUTHIER, *op. cit.*, p. 120.

31. Manuscrit inédit du marquis de Robien, bibliothèque municipale de Rennes, manuscrit n° 2436, vol. I, chap. III.

32. GAUTHIER, *op. cit.*, p. 220.

33. Jean-Pierre MOHEN, *Le monde des mégalithes*, Paris, 1989, p. 23.

34. Pierre-François GUYOT DESFONTAINES, *Histoire des Ducs de Bretagne. Tome I*, 1739, p. 2; MAHÉ, *op. cit.*, p. 3.

...Et finalement vers une construction historique qui se décline en plusieurs versions plus ou moins extrêmes :

- accord commercial et politique entre les Vénètes et les Carthaginois pour le trafic de l'étain³⁵;
- extension de la puissance vénète de la Scandinavie jusqu'aux colonnes d'Hercule³⁶;
- forte présence des Phénico-Puniques de la Vendée au Finistère sud (voir *infra*);
- menace de l'alliance phénico-vénète qui subsiste en Bretagne sud après la chute de Carthage et qui explique la Guerre des Gaules :

« Pendant l'occupation romaine, on ne peut manquer de remarquer combien les historiens latins se font discrets sur l'existence et le message des monuments mégalithiques en Bretagne... Cette occultation par les Romains n'aurait-elle été somme toute, et comme on le verra plus tard, qu'une conséquence indirecte de l'antériorité phénicienne puis carthaginoise dans l'espace maritime de la Bretagne sud³⁷ ? »

C'est donc à petits coups de comparaisons et à grands coups de théories pseudo-scientifiques que se forge l'idée d'un empire maritime Vénète s'étendant de la Scandinavie jusqu'à la Lusitanie, voire même jusqu'à la Méditerranée. Les Vénètes sont ainsi en contact direct avec leur colonie d'Adriatique ainsi qu'avec l'autre grande puissance maritime, celle de Carthage avec laquelle ils nouent des relations économiques et politiques. Ces théories sont étayées par des témoignages archéologiques et par des rapprochements étymologiques attestant la fondation de colonies Vénètes en Méditerranée ou au contraire la venue et l'installation de peuples méditerranéens dans l'Ouest de la France. Les propositions des Phénicomanes n'ont que peu de succès mais ne cessent de refaire surface, durant deux siècles, avec des argumentations peu différentes de celles de Maudet de Penhouët. Mais c'est évidemment le port de Corbilon qui attire toute l'attention des communautés savantes³⁸, avec plus d'une douzaine de propositions concernant la localisation de ce « serpent de Loire³⁹ » et là aussi une volonté de faire coïncider les textes avec des faits archéologiques et avec l'étymologie. Quitte évidemment à forcer la réalité, ce qui fait dire à Édouard Richer, dès le milieu du XIX^e siècle :

« C'est après avoir lu de pareilles étymologies, après être arrivé à de telles conclusions, que l'on conçoit le dégoût des esprits judicieux pour la science étymologique⁴⁰. »

35. Barry CUNLIFFE, *Iron Age Communities in Britain*, Londres, 1978.

36. Julien TASLÉ, « Histoire de Bretagne », *Le Lycée armoricain*, 10, 1827, p. 192-211.

37. BUISSON, *op. cit.*, p. 32.

38. René KERVILLER, « les Vénètes. César et Brivates Portus », *Bulletin de la Société Archéologique de Nantes*, 21, 1882, p. 5-46.

39. Jean-Claude MEURET, « Corbilo ou l'antique serpent de Loire », *Les Cahiers du pays de Guérande*, 2003, p. 50-55.

40. Auteur de « Voyage à Guérande », cité par L.-J.-M. BIZEUL, « Des Namnètes aux époques celtique et romaine », *Revue des provinces de l'Ouest. Bretagne et Poitou*, 1854, p. 96-109.

C'est tout un pan de l'archéologie régionale qui se construit, durant un peu plus d'un siècle, à partir des références bibliques et gréco-romaines. Une grande figure bretonne de la révolution, Malo Corret de La Tour d'Auvergne⁴¹, se base en partie sur Diodore de Sicile pour attribuer les mégalithes aux Celtes tandis que le premier président de l'Académie Celtique, Jacques de Cambry⁴² s'inspire des clous des Romains et des Étrusques qui marquaient les années pour fonder sa théorie d'une pierre offerte chaque année aux astres des cieux Carnacois.

Ces références sont considérablement enrichies par l'abbé Mahé qui cherche des exemples chez Lucain, Tacite et surtout chez Homère pour expliquer les fonctions sacrificielle et funéraire des mégalithes. Notons que les discussions érudites des savants du XIX^e siècle tournent plus souvent autour de l'interprétation des textes antiques qu'autour des monuments et objets eux-mêmes que ces textes devraient éclairer.

En 1863, est publiée une communication de M. Leray à propos de la stèle ogivale de la Table des Marchands de Locmariaquer⁴³. Les gravures représentent, selon lui, des nombres. Adoptant une approche pythagoricienne, il donne à chaque nombre une valeur religieuse et symbolique et conclut que les druides ont tracé le nombre 11 car il rappelle la « *source d'où ils provenaient eux-mêmes : savoir la race de Cham, et de Chanaan, dont le premier né de ses 11 fils était l'ancêtre des Phéniciens, navigateurs intrépides comme les Vénètes eux-mêmes, et par qui, peut-être bien, ils avaient été dirigés, si ce n'est appelés sur les côtes de leur petite mer intérieure – le Morbihan – pour y introduire et y enseigner les principes de leur culte*⁴⁴... » Dans les années 1920 et 1930 le Docteur Baudoin à propos de ce qu'il appelle les « hiéroglyphes mégalithiques de Poiré-sur-Lie » utilise une méthode comparable bien que beaucoup plus complexe tandis que le colonel Balagny à la même époque affirme que le culte de saint Michel, destructeur de serpents et dragons, s'est substitué en Bretagne à celui de Baal (voir *infra*).

Si dans la seconde moitié du XIX^e siècle Paul du Châtelier abandonne l'exégèse des textes pour étudier les monuments eux-mêmes⁴⁵, les recours à l'Ancien Testament et aux auteurs grecs et romains demeurent importants jusqu'à la fin du siècle⁴⁶. Au début du XX^e siècle, nous connaissons la célèbre théorie, reposant sur une extrapolation des mythes généalogiques grecs, selon laquelle les menhirs de Carnac sont les tombes ou les cénotaphes des guerriers Vénètes tombés dans la plaine de Troie :

41. Théophile Malo CORRET DE LA TOUR D'Auvergne, *Origines gauloises*, 1792 [Paris, 1980].

42. Jacques de CAMBRY, *Monuments celtiques ou recherches sur le culte des pierres*, 1805.

43. D.-M. LE RAY, « Considérations générales sur les rangées de pierres en lignes parallèles dans le département du Morbihan et en particulier sur les figures et les caractères gravés sur les pierres du grand dolmen de Locmariaquer », *Bulletin de la Société Archéologique de Nantes*, 3, 1863, p. 256-281.

44. *Ibidem*, p. 268.

45. Jean-Pierre MOHEN, *Le monde des mégalithes*, Paris, 1989, p. 29.

46. Abbé MOUILLARD, « Essai sur les monuments druidiques », *Bulletin de la Société Polymathique du Morbihan*, 1858, p. 41-60.

« En un mot, les célèbres alignements de Carnac constituent un rébus et ce rébus est relatif à la guerre de Troie⁴⁷. »

Maudet de Penhouët avait en son temps localisé l'île de Circé et le pays des Cimmériens en Armorique tandis que les menhirs de Carnac apparaissaient comme les colonnes d'Hercule⁴⁸. Cet essai de géographie historique s'est poursuivi dans les années 1880 avec le grand menhir de Locmariaquer interprété comme une de ces limites du monde mentionnées dans la *Périégèse* de Scymnos de Chio⁴⁹, au début du xx^e siècle avec Victor Bérard (voir *infra*) et jusque tard dans le xx^e siècle puisque la célèbre « barre d'Étel » représente, dans un ouvrage des années 1980, un indice de localisation de l'île des Phéaciens⁵⁰.

Anticomanie et archéologie

Face aux critiques virulentes et sarcastiques de l'abbé Mahé, Maudet de Penhouët rappelle avec force ses théories :

« Je me bornerai à déclarer ici qu'à l'égard de la plus haute antiquité où nous puissions remonter, j'admets que l'état de la civilisation où étaient les Vénètes lors de l'arrivée de Jules César dans nos mers provenait d'une ancienne colonie orientale; que la langue bretonne actuellement parlée dans la Basse-Bretagne n'est point le celtique et que l'antique religion du pays était celle des Phéniciens⁵¹. »

Pour les appuyer, il utilise une méthode qu'il appelle lui-même l'« étude de l'antiquité comparative⁵² ». Il affirme par exemple que la Vénus de Quinipilly est une Isis égyptienne⁵³, que les gravures de Locmariaquer doivent être comprises comme des caractères hiéroglyphiques égyptiens⁵⁴ et que certaines effigies gravées sur les médailles armoricaines représentent le Baal des Phéniciens⁵⁵. Il voit des serpents ou des dragons sur les monnaies vénètes et interprète les alignements sinueux de Carnac comme un

47. Henri HIRMENECH, *Les Vénètes, la guerre de Troie et les alignements de Carnac*, Paris, 1906.

48. Armand Maudet de PENHOÛËT, *Recherches sur l'origine des Bretons armoricains*, Nantes, 1814, p. 74.

49. Philippe SALMON, « Le grand menhir de Locmariaquer », *L'Homme*, 10 avril 1885.

50. Jean-Jacques PRADO, *La Bretagne avant Nominoë*, Mayenne, 1986.

51. Armand Maudet de PENHOÛËT, « Antiquités bretonnes », *Le Lycée Armoricaïn*, 8, 1826, p. 365-368 (367).

52. *Ibidem*, p. 368.

53. « L'auteur qui a transformé la langue Bretonne en langue Phénicienne a, par un coup de sa magique baguette, métamorphosé cette Vénus (de Quinipilly) en Isis » : MAHÉ, *op. cit.*, p. 203. Voir l'article de Joseph RIO « Entre Orient et Occident : Le mythe des origines dans les textes bretons » dans le présent volume.

54. Armand Maudet de PENHOÛËT, *Essais sur les monuments armoricains qui se trouvent sur la côte méridionale du département du Morbihan*, Nantes, 1806; Idem, *Recherches historiques sur la Bretagne, d'après ses monuments anciens et modernes*, Vannes, 1814.

55. Armand Maudet de PENHOÛËT, *Médailles attribuées aux Armoricaïn avant la conquête du pays par les Romains*, Paris, 1824.

symbole du culte du soleil figuré par un serpent, comme un *Dracontium*⁵⁶. Rappelons que le début du XIX^e siècle est fortement marqué par la publication de la *Description de l'Égypte* et, dans ce contexte où la notion même de préhistoire est inconnue, les théories comme la méthodologie de Maudet de Penhouët ne sont pas aussi absurdes qu'il pourrait paraître. À la même époque, Miorcec de Kerdanet croit lui aussi à une migration entre la Phénicie et l'Armorique. Ses propositions reposent sur une autre source, celle de l'alphabet des premiers Bretons⁵⁷. Deux versions de cet « Alphabet des Anciens Bretons Armoricaïns » avaient été publiées, l'une en 1732 par Grégoire de Rostrenen et l'autre vingt ans plus tard par dom Le Pelletier. Les deux savants avaient émis des doutes quant à l'authenticité de cet alphabet qui aurait été visible sur un calice, évidemment disparu, de l'abbaye de L'Andeuenec⁵⁸. De fait, les lettres sont tellement proches des alphabets phénicien, grec et étrusque archaïques que la probabilité d'un faux inspiré des tablettes de plomb découvertes dans le sud de la France est très forte.

Ces thèses de l'origine orientale de la Bretagne sont rejetées avec force à partir de 1825, année de la parution de l'ouvrage de l'abbé Mahé, bien que certains, au cœur de cette guerre qui désormais fait rage entre celtomanie et phénicomanie, tentent de trouver un *modus vivendi* :

« Les conjectures de l'antiquaire breton [Maudet de Penhouët] peuvent ne pas être dénuées de fondement. Nous croyons que plus on étudiera l'histoire des Celtes, plus on se convaincra des rapports intimes qui les unissaient aux peuples de race phénicienne⁵⁹. »

Lors du congrès de l'Association Bretonne qui se tient à Lorient en octobre 1848, est lu un mémoire intitulé : « *Observation sur le système de M. de Penhouët relatif au culte du serpent*⁶⁰. » Le baron de Wismes prend ensuite la parole pour répondre à la question de la destination probable des monuments de Carnac. Il présente le système du savant anglais Bathurst Deane sur l'héliolatrie et l'ophiolatrie dont s'inspire M. de Penhouët. Bien que rejetant ce système, M. de Wismes affirme toutefois que le culte du serpent et celui du soleil étaient pratiqués en Armorique. Son argumentation repose sur deux témoignages principaux :

– Le premier est l'existence, au Port-Fessan, près de Machecoul, d'un monument druidique avec figure sculptée qui prend la forme d'un monstre à bras et corps humain mais à queue de serpent et à tête à mufle de taureau. Cette figure est celle de Baal, le dieu soleil honoré en Phénicie⁶¹;

56. *Idem*, *Mémoire sur les pierres de Carnac*, Paris, 1824; *Id.*, *De l'ophiolâtrie*, Paris, 1832.

57. Voir l'article de Joseph Rio dans le présent volume : « Entre Orient et Occident. Le mythe des origines dans les textes bretons ».

58. Joseph RIO, *Mythes fondateurs de la Bretagne*, Rennes, 2000, p. 314-317.

59. J. de PÉTIGNY, « Bulletin bibliographique », *Revue de la numismatique française*, 1837, p. 65-70.

60. *Bulletin Archéologique de l'Association Bretonne*, 2, 1850, p. 91.

61. *Ibidem*, p. 94.

– Le second, c’est la première syllabe du nom de la fée Mélusine. Mel viendrait en effet du phénicien Bel ou Baal⁶².

La seconde attestation est tellement farfelue qu’il n’est guère indispensable d’insister... Quant à la première, elle témoigne d’une véritable fascination pour la divinité Baal et pour la pratique des sacrifices humains attestés à Carthage. En 1841, deux petits taureaux en bronze découverts dans la commune de Châtillon-sur-Seiche, sont considérés comme d’inspiration phénicienne :

« On sait qu’elle était l’importance de cet emblème mythologique dans tous les cultes d’origine phénicienne ; tout le monde connaît l’histoire du taureau d’airain que les Carthaginois faisaient rougir au feu pour jeter dans ses entrailles brûlantes des victimes humaines⁶³... »

À partir du milieu du XIX^e siècle, soumis aux attaques virulentes des Celtomanes, les héritiers de Maudet de Penhouët n’osent plus guère utiliser les mégalithes comme témoignages d’une présence orientale. Au Congrès celtique International de Paris, l’hypothèse de l’identité phénicienne des mégalithes est abordée pour être définitivement rejetée et lors du congrès suivant, qui se déroule en 1868 à Saint-Brieuc, Henri Martin assène le coup de grâce⁶⁴ :

« Nous ne nous arrêterons pas ici à l’opinion qui voudrait attribuer les dolmens aux Phéniciens, puisque l’hypothèse que nous examinons reporte les dolmens à une époque et à un peuple antérieur aux Celtes et que les Phéniciens sont historiquement contemporains des Celtes. »

Il y avait bien ces « haches de jade » que l’on croyait, analyses pétrographiques à l’appui, venir de Chine. Leur existence en Armorique pouvait être expliquée par l’action commerciale des Phéniciens, mais cette hypothèse ne fit pas long feu. Il fallait donc d’authentiques objets extérieurs au monde armoricain pour valider la thèse de la présence des Phéniciens. C’est en 1869 que Joachim Gaultier du Mottay, l’un des fondateurs de la Société d’Émulation des Côtes du Nord, présente cinq pièces de monnaie, découvertes au Coz Yaudet, provenant d’Afrique du nord et de Sicile phénico-punique :

« Des découvertes de monnaies gauloises, en électron et en potin, trouvées dans les ruines du Coz Yaudet et dont on attribue l’émission ou l’usage au III^e siècle avant notre ère, ainsi que d’autres monnaies d’origine méridionale, frappées vers la même époque et recueillies des deux côtés du Guer, à Coz Yaudet d’abord, et ensuite à Pleumeur-Bodou, viennent confirmer la supposition très probable que cette vieille cité a dû être, dans l’antiquité, sinon un point de relâche, du moins un atterrage accidentel pour les navi-

62. *Ibid.*, p. 96.

63. *Revue Numismatique*, 1842, p. 448.

64. Henri Martin, « De l’origine des monuments mégalithiques », dans *Congrès celtique International tenu à Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord, Bretagne) en octobre 1867*, Saint-Brieuc, 1868, p. 164-191 (174).

gateurs de la Phénicie et du midi de l'Espagne qui se dirigeaient vers les îles Cassitérides⁶⁵. »

Cette découverte eut une grande répercussion en Bretagne mais fut rejetée par la Commission de la topographie des Gaules considérant qu'il s'agissait de monnaies rapportées par un militaire de retour de la campagne d'Alger⁶⁶.

Mais à la même époque, si la thèse de l'identité phénicienne des mégalithes périt, celle de l'identité celte subit les contrecoups de l'avènement d'une archéologie scientifique. L'époque héroïque des années 1860-1870 voit s'affirmer « Une archéologie de plus en plus indépendante de la philologie et de l'histoire⁶⁷. » L'invention de la préhistoire qui reçoit une reconnaissance officielle au congrès de Paris de 1867⁶⁸, sonne le glas des théories des Celtomanes et annonce la séparation rapide entre nouveau monde des archéologues et ancien monde des antiquaires. « *Pour ceux-ci, le récit primait la matière. Pour les premiers en revanche, il fallait faire abstraction des sources écrites, des traditions et des spéculations philosophiques afin de se concentrer sur le message des seuls vestiges matériels*⁶⁹. » En Bretagne, les fouilles entreprises par Alfred Fouquet et Louis Galles permettent de prouver que les dolmens ne sont pas des autels mais des sépultures qui ne sont pas attribuables aux Celtes mais à un peuple qui les a précédés⁷⁰. Alexandre Bertrand qualifie cette population qui a existé antérieurement aux Celtes de « *race mégalithique* » ou d'Hyperboréens⁷¹, races qui « *s'avancèrent d'elles-mêmes jusqu'à la pierre polie sans pouvoir aller plus loin*⁷² ». Si les fouilles étaient désormais scientifiques, la « *vision chronologique était faussée par l'incapacité de distinguer les tumulus néolithiques de ceux de l'âge du bronze*⁷³ ». Cette confusion entre le néolithique et l'âge du Bronze était exploitée par quelques farouches partisans de l'identité celte des mégalithes comme Henri Du Cleuziou en 1882 :

« Le granit celtique est bien dur : il ne s'est pas laissé entamé par les dragons et les serpents d'Angleterre; il a résisté au souffle céleste des prophètes de Bergerac et d'ailleurs. Vous verrez qu'il usera les ongles des gros bonnets de la science moderne, et que, malgré les tentatives des Ligures et des Hyperboréens de l'Institut, les grandes pierres grises continueront à

65. Joachim GAULTIER DU MOTTAY, *Recherches sur les voies romaines des Côtes-du-Nord*, Saint-Brieuc, 1869, p. 140.

66. René SANQUER, « Les monnaies antiques d'Afrique du Nord découvertes au Coz Yaudet en Ploulec'h (Côtes du Nord) », *Archéologie en Bretagne*, 37, 1983, p. 13-18 (p. 17).

67. Ève GRAN-AYMERICH, *Naissance de l'archéologie moderne. 1798-1945*, Paris, 1998, p. 152.

68. GRAN-AYMERICH, *op. cit.*, p. 153; Marc-Antoine KAESER, *L'univers du Préhistorien. Science, foi et politique dans l'œuvre et la vie d'Édouard Desor (1811-1882)*, Paris, 2004, p. 333.

69. KAESER, *op. cit.*, p. 352.

70. BAILLOUD, BOUJOT, CASSEN, LE ROUX, *op. cit.*, p. 24.

71. KAESER, *op. cit.*, p. 367.

72. Alexandre BERTRAND, *Archéologie celtique et gauloise : mémoires et documents relatifs aux premiers temps de notre histoire nationale*, Paris, 1876, p. xv.

73. BAILLOUD, BOUJOT, CASSEN, LE ROUX, *op. cit.*, p. 25.

parler aux années qui s'élèvent derrière les siècles, et seront toujours, pour les vrais fils des Gaulois, *les pierres du souvenir*⁷⁴. »

Henri du Cleuziou se réfère aux publications d'Henri Martin⁷⁵ qui donne aux Phéniciens un rôle civilisateur déterminant puisque, présents dans toute la Gaule, ils apprennent à ses habitants à construire des routes et à exploiter des mines⁷⁶. Cette affirmation n'a rien d'étonnant pour l'époque et ne fait que reprendre les thèses de certains archéologues scandinaves pour qui les Phéniciens sont à l'origine de l'apport du métal en Italie, en Suisse et en Europe du nord et de l'Ouest⁷⁷. En effet, seuls des navigateurs pouvaient s'approvisionner en étain dans les îles Cassitérides et seuls des marchands pouvaient colporter le métal en Europe barbare. Ainsi, l'âge du Bronze d'une partie de l'Europe ne serait plus qu'une émanation des Phéniciens tandis que d'autres archéologues préféraient suivre la piste des Étrusques⁷⁸.

Et, hasard des découvertes... c'est justement dans ces années 1870 que sont mises au jour non pas une, non pas deux, mais trois inscriptions phéniciennes ! Deux ont sombré très rapidement dans les profondeurs de l'oubli et demeure, conservée au musée Dobrée, l'ardoise découverte dans les marais de Guérande⁷⁹. Le texte qu'elle porte sur une face a donné lieu à diverses traductions. La dernière en date : « (*envoi*) de Ahon : -étain, - en *granulés*⁸⁰ » s'avère fort différente de celle qui avait été proposée au moment de la découverte : « *un tel, fils d'un tel*⁸¹. » Notons que celui qui fit cadeau à la science de cette fabuleuse découverte révéla, lors de la même séance du 7 juillet 1874 de la Société Archéologique de Nantes, l'existence à Clis de la carcasse d'un navire phénicien. Dès lors se posent les questions de la signification du texte phénicien et de la raison de sa présence sur nos côtes. Pour certains, l'ardoise est tombée d'un navire phénicien⁸², pour d'autres, l'inscription a été gravée dans la région par des marchands phéniciens installés sur place⁸³.

Mais les révélations ne s'arrêtent pas là... L'année suivante, en 1875 donc, un chercheur guérandais découvre un galet avec inscription phéni-

74. DU CLEUZIOU, *op. cit.*, p. 72.

75. Henri MARTIN, *Études d'archéologie celtique. Notes de voyages dans les pays celtiques et scandinaves*, Paris, 1872.

76. Henri MARTIN, *Histoire de France depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1789. Tome I*, Paris, 1855, p. 9-10.

77. Sven NILSSON, *Les habitants primitifs de la Scandinavie : essai d'ethnographie comparée : matériaux pour servir à l'histoire du développement de l'homme*, Paris, 1868.

78. KAESER, *op. cit.*, p. 312.

79. Commandant BALAGNY, « Les Phéniciens sur les côtes de la Loire-Inférieure et aux îles Cassitérides », *Bulletin de la Société Archéologique de Nantes*, 73, 1933, p. 29-77 (p. 45-46).

80. BUSSON, *op. cit.*, p. 85, note 1.

81. BALAGNY, *op. cit.*, p. 46.

82. Fernand GUÉRIFF, *Brière de brume et de rêves. Histoire, coutumes, mythes et légendes*, Nantes, 1979, p. 3.

83. Michel BARBOT, « L'inscription phénicienne de Clis », *Histoire et Patrimoine. Association philosophique et historique nazairienne*, 71, 2007, p. 36-38.

cienne présenté comme une « *trace de la fameuse expédition d'Himilcon* ». Il s'agirait, selon un « *savant orientaliste* » de la Société Polymathique, de caractères grecs et phéniciens qui pourraient être interprétés de la sorte : « *Mer 10 – Longueur 21 sur terrain sec – Mer 10*⁸⁴ ». Notons que l'auteur de cette traduction refusa toute publication de peur de devoir affronter les critiques des « *compétences* ». Le galet fut déposé au musée Dobrée sous le numéro 6653 mais hélas les recherches pour le retrouver demeurent vaines. Enfin, la dernière inscription demeure la plus énigmatique. Il s'agirait d'un bracelet portant une inscription sémitique découvert près du lac de Grandlieu dans la fin du XIX^e siècle⁸⁵.

La thèse de la présence phénicienne en Bretagne n'était pas partagée que par les antiquaires de l'Ouest. Le célèbre helléniste Victor Bérard considérait en effet, en 1903, que c'est la présence de statuettes proche-orientales en Bretagne sud qui était à l'origine du culte de sainte Anne d'Auray. La statuette, miraculeusement sortie de terre par le laboureur Nikolazic en 1623, serait selon lui une déesse-mère syrienne⁸⁶.

À la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, les regards des antiquaires sont tournés vers la Grèce et vers Carthage où ont lieu de grandes fouilles françaises connues grâce aux articles de la *Revue Archéologique* et à certains articles régionaux⁸⁷. Les collections des musées de Bretagne se sont enrichies de vases grecs et de vases puniques sous la forme de dépôts de l'État ou de dons et legs de particuliers⁸⁸ (**Planches 2 à 7**). Ces collections d'origine méditerranéenne sont parfois confondues avec des collections de provenance régionale et certains vases puniques ou grecs sont ainsi réputés, à tort, avoir été découverts localement. Quand ce n'est pas le cas, les vases grecs et puniques sont comparés aux vases appartenant à l'archéologie régionale, et sont tirées de cette comparaison des assimilations qui témoignent de relations commerciales étroites entre Gaulois de l'Ouest et Méditerranéens (Grecs, Étrusques, Phénico-puniques). Ainsi, en 1869, Fortuné Parenteau écrivait :

« La persistance des types est tellement remarquable que nous sommes souvent embarrassés pour déterminer si un vase fabriqué dans nos contrées, au bord de l'océan, est grec ou ne l'est pas. Le vaste emporion de l'embouchure de la Loire, le Corbilon de Pythéas, a dû être un immense entrepôt d'où les vases grecs et les vases phéniciens se répandirent dans l'Armorique⁸⁹. »

84. BALAGNY, *op. cit.*, p. 47.

85. René SANQUER, « Hasard ou supercherie. le médaillon pseudo-grec de Pénestin (Morbihan) », *Archéologie en Bretagne*, 33-34, 1982, p. 41-44 (43).

86. Victor BÉRARD, *Les Phéniciens et l'Odyssée*, I, Paris, 1903, p. 392.

87. Arthur MARTIN, « Quelques jours à Carthage : les nécropoles carthaginoises et la salle punique du musée des Pères Blancs », *Bulletin de la société archéologique du Finistère*, Tome XXX, 1903, p. 184-199.

88. Dominique FRÈRE, Marie-Hélène SANTROT, « Un aspect de l'anticomanie dans les pays de l'Ouest : histoire des collections grecques, étrusques et phéniciennes en Bretagne et dans les Pays de la Loire », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 112, 2005, p. 43-60.

89. Fortuné PARENTEAU, *Catalogue du musée départemental d'archéologie de Nantes et de la Loire-inférieure*, Nantes, 1869, p. 19.

Plus d'une soixantaine d'années plus tard, E. Durtelle de Saint-Sauveur reste fidèle à cette opinion, affirmant dans son *Histoire de Bretagne des origines à nos jours* :

« Entre l'Armorique et le monde méditerranéen des rapports se nouent, dont témoignent notamment l'influence exercée sur la céramique armoricaine par les modèles industriels italo-grecs⁹⁰. »

À la suite d'Édouard de Kersabiec, président de la Société Archéologique de Nantes et de la Loire-inférieure⁹¹, tous considèrent comme acquis que Corbilon, fondé par les Phéniciens, joua, pour l'Ouest, un rôle semblable à celui de la Massalia des Phocéens. Ainsi, du dernier tiers du XIX^e siècle jusqu'à nos jours, se forge, auprès d'un public assez large, l'idée que les comptoirs et colonies des Phéniciens étaient nombreux sur les côtes de Vendée et de Bretagne sud et même que certaines villes portuaires sont d'origine phénicienne, comme le prouvent ces deux extraits de revues locales séparés par plus d'un siècle :

« Situés à un kilomètre de Guérande sur la route de Saillé, les rochers de Kramaguen ont attiré l'attention par leur position et leur forme bizarre... C'est là, dit-on, qu'abordaient autrefois les navires phéniciens et romains⁹². »

« La légende maçonnique de l'architecte Hiram sacrifié sur la pierre par les siens, ressemble curieusement à l'une des variantes, bien que récente, de la légende d'Almanzor. Le légendaire de Piriac évoque également le mythique roi Salomon et son tombeau sous les eaux. Même si historiquement il s'agirait plus sûrement de l'un des trois rois de Bretagne ayant porté ce nom, il convient néanmoins de rappeler que l'ancien Piriac, aujourd'hui sous les flots, fut un ancien comptoir phénicien. Le souvenir de ce roi biblique, de nos jours très discuté, apparaît de façon cryptée dans l'un des vitraux de la Collégiale Notre-Dame de Guérande⁹³. »

Dans le pays de Retz, on pensait que l'influence des Sidoniens et des Tyriens était particulièrement bien établie. Selon l'abbé Allard, ils y fondèrent des comptoirs et des villes tandis que le port de Prigny était utilisé pour l'acheminement du métal provenant de l'île d'Albion⁹⁴.

Cette tradition orale qui prend corps est confirmée par la découverte des inscriptions phéniciennes mais aussi par celle d'un lot de céramiques puniques dans un puits fouillé par le docteur Marcel Baudoin à Saint-Gilles-Croix-de-Vie⁹⁵. Ces vases phénico-puniques, grecs ou étrusques décou-

90. E. DURTELLE DE SAINT-SAUVEUR, *Histoire de la Bretagne des origines à nos jours*, Rennes, 1935, p. 14.

91. Édouard DE KERSABIEC, « Études archéologiques : Corbilon, Samnites, Vénètes, Namnètes, Bretons de la Loire », *Bulletin de la Société Archéologique de Nantes*, 8, 1868, p. 288-296 et 9, 1869, p. 17-59.

92. Henri QUILGARS, « Les rochers de Kramaguen près Guérande », *Bulletin de la Société Archéologique de Nantes*, 39, 1898, p. 41-45.

93. BARBOT, « L'inscription phénicienne de Clis », *op. cit.*, p. 38.

94. Abbé ALLARD, « Notes historiques sur Prigny et les Moutiers », *Revue Historique de l'Ouest*, 4, 1888, p. 413-416.

95. Colonel BALAGNY, « Notice sur la vie et l'œuvre du Dr Marcel Baudoin », *Bulletin de la Société Archéologique de Nantes*, 1942, p. 3-12.

verts dans l'Ouest jusque dans les années 1930 sont en fait des céramiques d'époques romaines tandis que les inscriptions phéniciennes sont des faux! Mais la tradition est tenace et le colonel Balagny publie en 1933 un long article intitulé « Les Phéniciens sur les côtes de la Loire-Inférieure et aux îles Cassitérides⁹⁶ ». Reprenant les thèses de Louis Siret⁹⁷ selon lesquelles les Phéniciens auraient constitué un immense empire commercial « *par leur habileté de commerçants, par leur patience, leur ruse, par l'appât de leur pacotille et de leurs parfums, par l'effet de leurs onguents, de leurs drogues et de leur magie*⁹⁸ », il affirme, après présentation de données d'ordre géologique, historique puis métallurgique, que les Phéniciens, installés sur les côtes de Bretagne, d'Irlande et d'Angleterre, ont laissé nombre de traditions religieuses dont s'inspira le druidisme. Des vestiges matériels de l'installation des Phéniciens devraient même être visibles dans la baie de Douarnenez, la rade de Brest et sur la plage de Porspaul à Ouessant, île qui aurait d'ailleurs été sacrée pour les Phéniciens. Les fumées des sacrifices humains en l'honneur de Baal s'élevaient donc en Bretagne avant que les Celtes ne s'inspirent de ces pratiques cultuelles et brûlent eux-mêmes des victimes humaines en holocauste dans de grands mannequins d'osier⁹⁹. Notons qu'aucun vestige phénico-punique n'a été signalé dans la baie de Douarnenez, dans la rade de Brest ou à Ouessant, mais, près du cap de la Chèvre, dans la presqu'île de Crozon, le docteur Vourch mentionne l'existence d'une inscription phénicienne qui serait l'œuvre de... Pythéas le Grec¹⁰⁰.

Avant d'aborder le dernier chapitre de cette histoire digne de la bande dessinée « Adèle Blanc-Sec » de Tardi, rappelons pour éviter tout malentendu que, selon les études scientifiques les plus récentes, l'influence du monde punique s'arrête aux côtes septentrionales de l'Espagne :

« Lacking Punic Pottery, it's therefore reasonable to think that, apart from some expeditions, the end of the Punic world, in practical terms, lay of the northern coast of Iberia¹⁰¹. »

L'affirmation de l'archéologie scientifique

En 1908, Déchelette écrit à propos des mégalithes :

« Les hypothèses abondent. Quelques-unes présentent un certain degré de vraisemblance, d'autres en plus grand nombre, se classent dans le fatras des écrits que l'on nomme le roman préhistorique¹⁰². »

96. *Bulletin de la Société Archéologique de Nantes*, 73, 1933, p. 28-77.

97. « Les Cassitérides et l'empire colonial des Phéniciens », *L'Anthropologie*, XIX, 1908, p. 129-165.

98. SIRET, *op. cit.*, p. 142.

99. BALAGNY, *op. cit.*, p. 72.

100. A. VOURCH, « Et ceci se passait en des temps très anciens », *Les Cahiers de l'Iroise*, 45, 1965, p. 5-10.

101. Alfredo GONZALES-RUIBAL, « Past the Last Outpost : Punic Merchants in the Atlantic Ocean (5th-1st centuries BC) », *Journal of Mediterranean Archaeology*, 19, 1, 2006, p. 121-150 (p. 129).

102. tandis que l'abbé Millon intitule quelques années plus tard son ouvrage : « Pauvres pierres! Les mégalithes bretons devant la science ».

C'est à la même époque que les grandes découvertes de l'archéologie méditerranéenne ont des répercussions en Europe continentale. S'affirme une théorie diffusionniste selon laquelle l'architecture monumentale occidentale puise ses origines dans les mondes grec ou proche-oriental¹⁰³, et dans ce contexte, on croit jusqu'en dans les années 1950/1960 trouver le prototype des sépultures mégalithiques dans les *tholoi* mycéniennes mais aussi dans les mastabas voire même les pyramides d'Égypte¹⁰⁴. Oscar Montelius affirme en 1899 : « *La civilisation qui, peu à peu a éclairé notre continent ne fut longtemps qu'un pâle reflet de la culture orientale* »¹⁰⁵ et publie en 1903¹⁰⁶ une méthode typologique fixant un cadre chronologique pour l'Europe fondé sur le principe de diffusion. Cette théorie diffusionniste octroyant la part d'honneur aux Méditerranéens de Crète et du Péloponnèse et n'accordant à ces barbares d'Europe occidentale et septentrionale que de piètres talents d'imitateurs reste dominante pendant trois générations de chercheurs et, en 1960, on pouvait toujours écrire :

« Il est indiscutable que les raffinements de Stonehenge ne sauraient trouver tous, trait pour trait, leur parallèle dans l'architecture mycénienne et minoenne... Mais... l'architecture de la Méditerranée centrale nous offre la seule source extérieure dont puisse dériver la sophistication de l'approche architecturale à Stonehenge... Alors, est-il incroyable que l'architecte de Stonehenge ait été lui-même un Mycénien ? Serait-ce plus incroyable que le fait que de simples barbares aient su concevoir et édifier ce monument, dans tout le détail de son raffinement unique¹⁰⁷ ? »

Dans les années 1920¹⁰⁸ et 1930, Gordon Childe, se fondant sur le schéma proposé par Oscar Montelius, détermine les voies de cheminement de l'architecture monumentale et de la métallurgie en accordant à l'Ibérie, en contact avec l'Égée, un rôle majeur de carrefour culturel et de transmission des nouveautés venues du Proche-Orient et de la Méditerranée. C'est dans ce contexte qu'est publié un article consacré à la gravure de Luffang¹⁰⁹. Les comparaisons faites avec les poulpes crétois et mycéniens étaient en effet séduisantes mais c'est la figure de la déesse-mère, iconographie et culte considérés comme venant de la mer Égée, qui l'emporta grâce en particulier aux travaux de l'abbé Breuil¹¹⁰. Je cite Denis Roche (*op. cit.*, p. 197) :

103. Pierre-Roland GIOT, Jean L'HELGOUAC'H, Jean-Laurent MONNIER, *Préhistoire de la Bretagne*, Rennes, 1979, p. 140; MOHEN *op. cit.*, p. 44.

104. MOHEN, *op. cit.*, p. 44-48.

105. Oscar MONTELIUS, *Der Orient und Europa*, Stockholm, 1899, p. 2.

106. Oscar MONTELIUS, *Die älteren Kulturperioden im Orient und in Europa, I. Die Methode*, Stockholm, 1903.

107. Richard John Copland ATKINSON, *Stonehenge*, Londres, 1960, p. 165-166.

108. V. Gordon CHILDE, *The Dawn of European Civilisation*, Londres, 1925, p. 137; Gordon Childe, « The Orient and Europe », *American Journal of Archaeology*, 43, 1939, p. 10.

109. J. KELLER, « Le poulpe de l'allée couverte de Luffang (Morbihan) », *Revue d'Anthropologie*, 1905, p. 239-243.

110. Abbé BREUIL, Zacharie LE ROUZIC, Miss M. E. BOYLE, « La figure humaine dans la décoration des allées couvertes du Morbihan », *Préhistoire*, t. VI, librairie E. Leroux, 1938.

« Il est remarquable de constater que certaines figurations ont été déchiffrées comme autant d'objets ou d'animaux ou de symboles abstraits, avant d'être définitivement classées dans le casier des représentations de déesses-mères. On sait que ce culte est probablement venu de la mer Égée... Il a rapidement investi tout l'éventail des pétroglyphes, de sorte que l'on peut dire que les autres dessins ne représentent que les accessoires de la déesse-mère : charrues, chevelures, haches, poignards, et c. D'où l'assimilation complète des dessins à ce culte de la femme génitrice. »

Notons que dans les mêmes années, deux sculptures, déjà mentionnées dans l'ouvrage de l'abbé Mahé, Baboin et Babouine, sont considérées par le commandant Octobon comme des statues proches de celles de la Spezzia et de Filetto par leurs détails morphologiques, en particulier le nez en U¹¹¹.

La révolution du radiocarbone met fin aux théories diffusionnistes puisqu'il s'avère que le mégalithisme européen est bien plus ancien que les architectures monumentales égyptiennes, crétoises ou mycéniennes¹¹². Le mythe de l'Atlantide surgit alors avec une grande vivacité¹¹³ : il n'avait jusqu'alors été que timidement exploité¹¹⁴ mais il devenait désormais évident que le récit de Platon ne pouvait que concerner cet « arc mégalithique atlantique » représentant la plus ancienne civilisation du monde¹¹⁵. Des commentaires pseudo-scientifiques fusent : ainsi les peuples de la mer qui affaiblirent l'empire égyptien, mirent fin à la puissance hittite et sans doute aux palais mycéniens, seraient ce « peuple des mégalithes » qu'il ne faut pas hésiter à nommer « Atlantes ». Pour Jean-Jacques Prado, dans un ouvrage récent, c'est toute l'Europe occidentale, orientale, le Proche et le Moyen-Orient (et même le Nouveau Monde) qui ont été fécondés par la civilisation mégalithique venue de Bretagne :

« Au tout début du III^e millénaire, toute l'Europe occidentale a donc reçu la civilisation venue de Bretagne et, selon les lieux, lui a imprimé des caractéristiques particulières de types très variés... À partir de là, dans un deuxième stade (dont on ignore malheureusement l'échelonnement précis des dates, faute de mesures systématiques), le mégalithisme va se répandre sur tout l'Ancien Continent (et peut-être le Nouveau!).

Il apportera l'art de la manipulation des énormes blocs de pierre à la Méditerranée orientale, où fleuriront les murs cyclopéens. À Mycènes, par exemple, les constructeurs du tombeau dit d'Atrée se montreront capables d'élever à 6 mètres de haut un linteau de 120 tonnes! Mais les meilleurs élèves des maîtres architectes des bords de l'Atlantique seront sans nul doute les Égyptiens qui apporteront à leurs réalisations un esprit géométri-

111. Commandant OCTOBON, « Statue-menhirs, stèles gravées, dalles sculptées », *Revue anthropologique*, 41, oct.-déc. 1931.

112. Colin RENFREW, *Les origines de l'Europe. La révolution du radiocarbone*, Paris, 1983 (3^e édition).

113. Jürgen SPANUTH, *Le secret de l'Atlantide. L'empire englouti de la mer du Nord*, Paris, 1977.

114. Entre autres par le Docteur Baudoin dont nous avons déjà parlé. Voir Jacques BRIARD, *Les mégalithes, ésotérisme et réalité*, Luçon, 1997, p. 102 mais aussi et surtout par F. GIDON, *Les submersions atlantiques (irlando-américaines) de l'âge du Bronze et la question de l'Atlantide*, Caen, 1914.

115. Georges POISSON, *L'Atlantide devant la science*, Paris, 1953.

que particulier, une sorte de cubisme avant la lettre, qui transformera les menhirs oblongs à section elliptique en obélisques parallélépipédiques et les tumulus arrondis en pyramides à base carrée¹¹⁶... »

Ces rêveries rarement dénuées de fantasmes idéologiques ne concernent que le club fermé des « archéomaniques » comme les nomme Jean-Pierre Adam¹¹⁷, mais trouvent parfois un écho plus important (bien que limité dans le temps) auprès du grand public quand Jacques Bertrand, plus connu sous le nom de Jean Markale, écrit dans un ouvrage au titre évocateur de *Carnac et l'énigme de l'Atlantide* :

« Les Vénètes sont, nous l'avons dit, probablement les descendants ou les héritiers des derniers Atlantes, de ceux qui savent construire une chambre du soleil. Cette connaissance, ils l'ont transmise à tous les peuples qui ont construit des mégalithes. Mais on sait très bien que les mégalithes du Morbihan sont les premiers en date. Tout vient de là. Carnac est vraiment un centre primordial, un centre où la fusion peut se faire, et d'où rayonne une foi, d'où émanent les rayons de la femme-soleil nourrissant ses enfants qui viennent s'abreuver à la source de vie¹¹⁸. »

Comme nous le constatons, la tradition des « bouffonneries » dénoncée par Mérimée est toujours vivace et Jean Markale apparaît comme un digne héritier de ces antiquaires à l'imagination débordante. Mais rappelons, à la suite de Jean-Pierre Adam¹¹⁹, que ces élucubrations ne sont pas innocentes puisqu'il s'agit bien de balayer d'un simple trait de plume l'ensemble des connaissances scientifiques pour reconstruire avec la seule aide de l'imagination un passé où Carnac, et donc la Bretagne des origines, ne serait rien de moins que l'« *omphallos*, le nombril du monde¹²⁰ ».

Le Carbone 14 devient un appareil fort apprécié de différents érudits qui l'utilisent pour agrémenter leurs constructions théoriques (et imaginaires) d'une façade scientifique. Si les démonstrations d'un monde atlante « tombent rapidement en désuétude et en utopie » comme le dit Jean Roche (voir *supra*), les anciennes théories phéniciennes ne cessent de revenir à la surface, s'enrichissant des données scientifiques fournies par les fouilles archéologiques de la seconde moitié du xx^e siècle. Pendant une décennie, de 1968 à 1978, Pierre Georgelin propose, dans trois ouvrages publiés à compte d'auteur¹²¹, une interprétation du mystère des mégalithes qu'il croit originale mais qui en fait reprend, modernisée, les théories des Phénicomanes de la première moitié du xix^e siècle. De nouveau les mégalithes sont l'œuvre des Phéniciens. La preuve est constituée par les résultats fournis par le carbone 14 qui indiquent la datation haute du néolithique :

116. Jean-Jacques PRADO, *L'invasion de la Méditerranée par les peuples de l'Océan. xiii^e siècle avant Jésus-Christ. Une réécriture de l'histoire antique*, Paris, 2002, p. 38.

117. Jean-Pierre ADAM, *Le passé recomposé. Chroniques d'archéologie fantasque*, Paris, 1988.

118. Jean MARKALE, *Carnac et l'énigme de l'Atlantide*, Paris, 1987, p. 303.

119. ADAM, *op. cit.*, p. 38-63.

120. MARKALE, *op. cit.*, p. 294.

121. Pierre GEORGLIN, *Réflexions sur les menhirs bretons*, 1968; Idem, *Menhirs et tumulus bretons*, 1972; Idem, *Menhirs bretons et Routes du Fer*, 1978.

« Comment avec un seul caillou comme outil, les néolithiques, peu nombreux, ont-ils pu exécuter, manipuler, transporter les pierres lourdes des mégalithes, dont l'utilité n'apparaît pas dans leur mode de vie plus proche de celui de l'animal que du nôtre. La réponse est claire : ils n'ont pu le faire parce que c'est impossible¹²². »

Partant du principe que « *nos grands-pères armoricains en étaient encore à casser des cailloux* », M. Georgelin, a priori peu au fait de chronologie proche-orientale, constate qu'il existait à la même époque une riche civilisation égyptienne¹²³. Il reprend, *a priori* sans le savoir, l'argumentation de Maudet de Penhouët et affirme que, les Égyptiens ne navigant pas¹²⁴, ce sont donc les Phéniciens qui sont venus en Bretagne pour s'y installer :

« Au fil des années, il se créait de ci, de là, des agglomérations le long des côtes. Par la suite, l'exploitation des gisements d'étain d'Ablaret en Loire-Maritime, de Piriac et Pénestén en Morbihan, de Saint-Renan en Finistère, a provoqué l'arrivée dans notre péninsule, d'une population active en bonne santé, à majorité masculine. Tous gens ayant beaucoup voyagé, le moindre d'entre eux faisant figure de savant dans le monde arriéré des hommes de l'âge de pierre. »

Ces Phéniciens débarquaient dans le golfe du Morbihan et, cherchant à éviter le contournement maritime de la péninsule armoricaine, rejoignaient la baie de Saint-Brieuc par voie de terre. Ainsi, les menhirs représentent simplement des repères routiers disposés à intervalles réguliers pour permettre aux caravanes phéniciennes, chargées d'ambre et d'étain au retour, de relier différents points de la Bretagne et en particulier pour faciliter le voyage entre Saint-Brieuc et Carnac. Quant aux allées couvertes et aux dolmens, il s'agissait d'abris fortifiés car « *bien accueillis le jour, les voyageurs chargés de richesses pourront être massacrés la nuit. Il serait bon d'y penser aussi pour essayer d'éclaircir le problème des mégalithes* »¹²⁵.

En 2005, une autre ode à la phénicomanie paraît sous le titre de : « *Essai impertinent sur l'Histoire de la Bretagne Méridionale* » aux éditions L'Harmattan. Le sous-titre « les hommes de Téviec dans l'ombre des Phéniciens » indique que l'auteur s'est nourri des résultats des recherches archéologiques les plus sérieuses mais succombe lui aussi à des anachronismes effarants. Ces confusions chronologiques, normales et compréhensibles à l'époque de Maudet de Penhouët, trahissent depuis la seconde moitié du ^{xx}e siècle soit un rejet intégriste de l'archéologie scientifique soit une croyance quasiment mystique en l'identité phénicienne de la Bretagne. Découvreur ou plutôt inventeur d'un nouvel « espace-temps », Camille Busson utilise la méthode des raccourcis historiques pour arriver à ses fins, raccourcis simplificateurs qui lui permettent, à partir de faits archéologiques réels,

122. GEORDELIN, *Réflexions...*, *op. cit.*, p. 10.

123. *Ibidem*, p. 11.

124. GEORDELIN, *Menhirs...*, *op. cit.*, p. 45.

125. GEORDELIN, *Réflexions...*, *op. cit.*, p. 16.

d'introduire ces théories qu'il qualifie d'impertinentes¹²⁶. Il conclut une synthèse très personnelle de la préhistoire de la Bretagne par :

« Ainsi la Bretagne méridionale sera-t-elle à l'origine d'une Architecture sacrée unique au monde, dont le rayonnement couvrira tout l'Arc atlantique et inspirera l'Europe et le bassin méditerranéen jusqu'à l'Égypte. Le littoral atlantique sera le berceau de la "Civilisation mégalithique" comme le seront l'Euphrate et le Nil pour les civilisations mésopotamienne et égyptienne quelques siècles plus tard¹²⁷. »

Cette civilisation de « l'Arc atlantique », qui fut si brillante aux périodes précédentes, sombre dans les limbes de l'Histoire au cours du I^{er} millénaire avant Jésus-Christ. L'explication est à rechercher dans la subjectivité de nos sources historiques grecques et latines qui font tout pour cacher une vérité évidente :

« Force est donc de constater la réalité de l'empreinte phénicienne sur tout ce qui touche aux activités maritimes de la Bretagne méridionale. Plus que de modestes comptoirs commerciaux, l'impact sur l'aménagement du territoire est bien plutôt celui de colonies phéniciennes installées dans un milieu d'origine "atlanto-méditerranéenne", dont les caractères sociaux-culturels autant que les connaissances maritimes offraient des conditions d'accueil favorables à leur intégration et à leur développement. »

Les Vénètes ne sont pas des Gaulois mais des Phéniciens et l'origine de la Guerre des Gaules devient ainsi évidente. Il ne s'agit ni plus ni moins que de la quatrième guerre punique. Après l'anéantissement de Carthage, les Puniques s'étaient réfugiés dans leurs colonies septentrionales, celles de Bretagne sud, et, ayant reconstitué leurs forces économiques et militaires, représentaient de nouveau une menace militaire pour Rome. Il n'était pas question pour Jules César d'avouer au peuple romain la terrible réalité représentée par la menace des Phéniciens bretons et cette désinformation historique, ce silence sur les origines proche-orientales de la Bretagne méridionale dure encore de nos jours... Mais toute thèse, aussi farfelue soit-elle, doit reposer sur des faits matériels, en l'occurrence ici des témoignages archéologiques. Quels sont-ils ? Il s'agit en fait des pièces appartenant au dossier du XIX^e siècle dont nous avons déjà parlé. L'inscription guérandaise (l'auteur semble ne pas avoir connaissance des deux autres inscriptions), le culte de la « Déesse Mère » *Tanit* qui deviendra *Tanat*, puis *Dana* et *Ana* et enfin *Anne* (statuette en bois de Sainte-Anne-d'Auray). Les autres preuves matérielles sont constituées de statuettes en bronze, de pièces de monnaies, de vases et de stèles puniques présents dans nos musées mais qui appartiennent à l'histoire du collectionnisme régional et non à celle de l'archéologie régionale (voir la conclusion).

Mais, fort heureusement, les érudits phénicomanes ne sont pas les seuls à s'intéresser aux contacts ayant existé entre la Méditerranée et l'Armor-

126. Un exemple parmi d'autres de ces raccourcis simplificateurs : les ex-voto sont nombreux en Bretagne. Comme les premiers ex-voto connus par l'archéologie sont phéniciens, nous aurions donc la preuve d'une continuité culturelle directe entre la Phénicie antique et la Bretagne moderne et contemporaine.

127. BUSSON, *op. cit.*, p. 40.

que. Si la chronologie mégalithique s'est désormais totalement détachée de la méthode comparatiste et typologique de l'archéologie du Proche-Orient et de la Méditerranée, divers éléments de rapprochement ont depuis été mis en évidence entre le Néolithique de ces régions et le Néolithique de l'Europe de l'Ouest. C'est Jean L'Helgouac'h en particulier qui a souligné certaines similitudes existant entre des figures anthropomorphes d'Armorique, de la France du sud et de Méditerranée orientale (idole « en marmite » qui serait une contraction des premières idoles « en forme de violon » du Néolithique ancien de la Méditerranée orientale¹²⁸; paires de seins jumelées rapprochées d'idoles jumelles de Méditerranée orientale et de Crète; statue-menhir de Guidel qui serait proche de figurines féminines de Macédoine) et, à propos du motif des figures féminines doubles, le Docteur Gruet a écrit en 1987 un article intitulé : « Demeter et Perséphone sont-elles néolithiques ? » Souvent associé à des représentations d'idoles schématiques, le motif de la crosse, attribut de pouvoir « du chef spirituel¹²⁹ » récurrent en Armorique, a été rapproché du *lagobolon* grec et surtout du *lituus* d'origine étrusque. Il est évidemment impossible de parler d'une quelconque filiation ou influence entre deux mondes chronologiquement et culturellement si éloignés. Partant de la constatation de l'existence de mêmes motifs symboliques dans différentes cultures, les chercheurs doivent s'interroger sur la signification, l'origine et l'interprétation religieuse et politique de ces motifs. Dans une publication collective récente concernant le tertre d'Erdeven, figure, dans la partie intitulée « Au commencement du Néolithique » un article sur le bâton augural dans le monde étrusque¹³⁰. D'autres motifs en forme de palette nous emmènent vers les âges des métaux puisqu'ils furent considérés un temps comme des représentations de ces poignards chypriotes censés avoir été retrouvés à Plouguerneau dans le Finistère¹³¹ :

« Hélas on suspecte aujourd'hui fortement toutes ces importations de poignards chypriotes trouvées çà et là en France de n'être que des résultats des trafics d'antiquaires du siècle dernier¹³². »

Le soupçon sur l'authenticité de ces pointes de lance à soie non seulement remet en cause une telle interprétation mais du coup amincit considérablement le dossier des importations orientales puisque les perles de faïence ou de verre du Chalcolithique et de l'âge du Bronze, que l'on pensait venir d'Égypte, de Chypre ou de Mycènes, seraient en fait originaires

128. Jean L'HELGOUAC'H, « Du schématisme au réalisme dans la figuration anthropomorphe du mégalithisme armoricain », *Les représentations humaines du néolithique à l'âge du Fer*, Paris, 1993, p. 10-19.

129. L'HELGOUAC'H, *op. cit.*, p. 17.

130. Thierry PIEL, « Le dieu, le roi et le prêtre : le bâton augural dans les représentations étrusco-latines du pouvoir », dans Serge CASSEN (dir.), *Éléments d'architecture. Exploration d'un tertre funéraire à Lannec er Gadouer (Erdeven, Morbihan). Constructions et reconstructions dans le Néolithique morbihannais. Propositions pour une lecture symbolique*, Chauvigny, 2002 p. 689-715.

131. GIOT, L'HELGOUAC'H, MONNIER, *Préhistoire*, *op. cit.*, p. 308-314.

132. Jacques BRIARD, *La protohistoire de Bretagne et d'Armorique*, Luçon, 1991, p. 26.

d'Italie du nord¹³³. Notons de même qu'est mentionnée l'utilisation par les Sardes de la culture nouragique d'épées dites « en langue de carpe » typiques du Bronze final atlantique¹³⁴. Si pour l'âge des métaux, le port de Corbilon ne donne pas naissance à une littérature aussi importante qu'au XIX^e siècle, la thématique du trafic de l'étain revient en force avec une volonté de marquer cette route du métal de jalons archéologiques probants : un article paraît en 1961 intitulé « Les racloirs triangulaires de l'âge du Bronze et la route de l'étain de Nantes à Narbonne¹³⁵ ». La répartition de ces petites plaques triangulaires dessine une carte représentant selon les auteurs un courant commercial reliant l'Atlantique à la Méditerranée. Une même méthode a été employée à propos de haches dites « siciliennes » dont la diffusion permettrait de visualiser la route commerciale de l'étain de la Sicile jusqu'à Rennes. Gilles Gaucher conclut que ces vastes constructions reposent sur des bases typologiques et méthodologiques trop fragiles et donne une explication à ce qu'il appelle des aberrations : « Le succès de telles théories tient aussi au désir qu'éprouvent les protohistoriens de ne pas paraître trop dénués face à leurs collègues, spécialistes de l'Antiquité¹³⁶. » C'est à la charnière entre l'âge du Bronze et l'âge du Fer, entre le VIII^e et le VI^e siècle av. J.-C. qu'apparaissent en nombre les éléments matériels plus probants de contacts soutenus entre la Méditerranée et l'Armorique et ses marges. Si certains ont reconnu une « route des fibules coudées » reliant Chypre à l'Aquitaine en passant par le sud de la Sicile, la Sardaigne, les Baléares et la péninsule ibérique¹³⁷, les découvertes dans l'Ouest de fibules étrusco-italiques ainsi que celles de statuettes et de situles en bronze plaident pour des contacts qu'il est difficile d'interpréter en termes historiques¹³⁸. Certains y voient la preuve matérielle de l'intense activité manifestée à cette époque particulière pour l'approvisionnement en étain¹³⁹, d'autres l'intense activité des faussaires et vendeurs d'antiquités du XIX^e siècle¹⁴⁰, sachant toutefois

133. Voir Jean GUILAINE, Bernard GRATUZE, Jean-Noël BARRANDON, « Les perles de verre du Chalcolithique et de l'âge du Bronze. Analyses d'exemplaires trouvés en France », *L'âge du Bronze atlantique*, Périgueux, 1991, p. 255-266; Jacques BRIARD, « les tumulus d'Armorique », *L'âge du Bronze en France*, 3, Paris, 1984, p. 140-141.

134. Falvia LO SCHIAVO, « La Sardaigne et ses relations vers le Bronze final atlantique », *L'âge du Bronze atlantique, ses faciès, de l'Écosse à l'Andalousie et leurs relations avec le Bronze continental et la Méditerranée*, Paris, 1991, p. 213-226.

135. *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 58, p. 583-593.

136. Gilles GAUCHER, *Peuples du Bronze. Anthropologie de la France à l'âge du Bronze*, Paris, 1988, p. 165 et 170.

137. Colette PICARD, « Les navigations de Carthage vers l'Ouest. Carthage et le pays de Tarsis aux VIII^e-VI^e siècles », *Phönizier im Western*, Mainz-Am-Rhein, 1982, p. 167-173.

138. Voir la bibliographie antérieure dans mon introduction à l'ouvrage *De la Méditerranée vers l'Atlantique. Aspects des relations entre la Méditerranée et la Gaule centrale et occidentale (VIII^e-I^{er} siècle av. J.-C.)*, Rennes, 2006.

139. Jean-René JANNOT, « L'axe ligérien, voie des contacts entre Méditerranée et Gaule de l'Ouest ? », dans *De la Méditerranée vers l'Atlantique...*, op. cit., p. 77-84.

140. Pierre-Yves MILCENT, « Examen critique des importations méditerranéennes en Gaule centrale et occidentale : les attributions douteuses, erronées ou falsifiées », dans *De la*

que certaines importations, comme les situles en bronze découvertes en Loire-Atlantique (Crossac), dans le Morbihan (Bono) et dans le Finistère (Spézet), ne font aucun doute sur leur authenticité¹⁴¹.

Conclusion

Du XVIII^e siècle jusqu'à nos jours, les mégalithes armoricains suscitent une excitante impression de mystère. Ils avaient cela en commun au XIX^e siècle avec les vestiges étrusques et phéniciens qui échappaient « irrésistiblement au territoire textualisé, à l'impérialisme rhétorique du monde gréco-latin où il s'inscrit. D'où le paradoxal (et seul possible) mutisme écrit de Flaubert face aux alignements de Carnac¹⁴²... » Mais manque en plus aux mégalithes une identité ethnique que l'on cherchait désespérément à leur donner, qu'il s'agisse des Celtes ou des Phéniciens. Plutôt que se confronter « à l'altérité ou à la spécificité d'une civilisation disparue », les antiquaires voulaient « réduire la distance archéologique au profit d'une continuité culturelle construite sur l'imaginaire... ». Nous retrouvons la même démarche idéologique, la même nostalgie d'un passé fantasmé chez les antiquaires comme chez certains de nos contemporains qui rêvent d'une Armorique « des origines » dans laquelle nous pourrions rechercher les fondements d'une Bretagne éternelle. Henri de la Villemarqué écrivait ainsi en 1867 : « Notre éminent historien français, M. Henri Martin, pense qu'il appartient aux Bretons de faire parler nos pères sur les monuments qu'ils ont construits »¹⁴³. L'emploi du terme « pères » plutôt que celui d'aïeux ou celui d'ancêtres révèle à quel point cette interprétation sentimentale de l'histoire cherche à gommer le gigantesque hiatus chronologique existant entre l'époque des mégalithes et l'époque contemporaine. Quand M. de Bizeul, en 1848, a osé prétendre qu'il était « impossible de fixer d'aucune manière l'époque où ces monuments [les mégalithes] ont été dressés¹⁴⁴ », M. de Courson et M. de la Borderie¹⁴⁵ réagirent avec véhémence, affirmant qu'il n'existe aucune trace en Gaule « d'une race occupante antérieure à la race celtique » et ajoutant : « tant qu'une pareille découverte n'aura point été faite (et l'on peut affirmer qu'elle ne le sera jamais), c'est aux Celtes Gaulois qu'il convient d'attribuer les monuments de pierres appelés druidiques¹⁴⁶... » Bien des années plus tard, en 1890, Arthur de la Borderie, désormais consacré

Méditerranée vers l'Atlantique... op. cit., p. 117-134.

141. Voir une synthèse dans Dominique FRÈRE, « Les relations entre la Méditerranée et l'Armorique protohistorique », *Patrimoine. Bulletin de la Société Archéologique de Corseul-la-Romaine*, XXII, 2008, p. 15-23.

142. LAÛT-BERR, *Flaubert et l'antiquité... Op. cit.*

143. « Les pierres et les textes celtiques », dans *Congrès celtique International tenu à Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord, Bretagne) en octobre 1867*, Saint-Brieuc, 1868, p. 225.

144. *Bulletin Archéologique de l'Association Bretonne*, 2, 1850, p. 17.

145. Voir sur le rôle d'Arthur de la Borderie dans l'Association Bretonne : Michel DUVAL, « Arthur de la Borderie et la naissance de la section d'Histoire et d'Archéologie de l'Association Bretonne », dans *Bulletins et Mémoires de la Société Archéologique du Département d'Ille-et-Vilaine*, CVI, 2002, p. 147-156.

146. *Bulletin Archéologique de l'Association Bretonne*, 2, 1850, p. 18.

comme grand historien de la Bretagne, prononçait à la Faculté des Lettres de Rennes : « *La Bretagne est mieux qu'une province; elle est un peuple, une nation véritable et une société à part, parfaitement distincte dans ses origines, parfaitement originale dans ses éléments constitutifs*¹⁴⁷. » L'existence d'un peuple breton était ainsi légitimée par l'archéologie et l'histoire qui permettaient de faire parler les « pères » des origines.

Mais pour certains, ces « pères » des Bretons n'avaient pas l'apparence de Celtes mais de Phéniciens. Comme les Celtomanes, les Phénicomanes ont la nostalgie d'un passé idéalisé et, s'ils rêvent d'une Bretagne des origines aux couleurs orientales, ils entretiennent une même « mythologie de la différence¹⁴⁸ ». Détenteurs d'un véritable secret digne du « Da Vinci Code », ils désirent révéler les arcanes d'un gigantesque complot de la « science officielle » consistant à cacher à la population bretonne la part de ses origines phéniciennes. C'est toujours une archéologie romantique qui est à l'œuvre, une archéologie d'amateurs « éclairés » puisant dans leur érudition classique (qui peut-être grande) et dans une logique du « bon sens » héritée de leur activité professionnelle (ingénieurs, militaires...) pour fonder des théories apparemment originales mais en fait anciennes et répétitives. C'est d'ailleurs un point commun entre ces « savants » : ils ne se réfèrent jamais aux travaux de leurs prédécesseurs, les ignorant ou préférant ne pas les mentionner, mais répètent à l'infini les mêmes rêveries orientales qui remontent au XVIII^e siècle et peut-être même, si on songe aux origines troyennes de la Bretagne, au Moyen Âge¹⁴⁹. Le phénicomane est comme cet écureuil en cage dont parle Arthur de la Borderie, « tournant sa roue à perpétuité sans avancer », car, croyant faire du nouveau et remettre ainsi en question les progrès de la science, il ne fait qu'accepter certaines idées reçues sans chercher au-delà¹⁵⁰.

Mais que sait-on actuellement des réelles relations qui ont existé entre l'Armorique et la Méditerranée? Jean L'Helgouac'h a mis en valeur certaines influences qui, pour le Néolithique, concernent surtout des motifs symboliques de fertilité et du pouvoir politique et religieux. Pour les âges des métaux, José Gomez de Soto remet en cause l'existence d'une véritable route de l'étain qui, selon, lui, ne repose sur aucun fait archéologique tangible. Il ne nie pourtant pas l'existence de contacts entre la Méditerranée et l'Ouest de la France. L'existence assurée au Bronze final de broches à rôtir typologiquement semblables dans la zone atlantique, en Sardaigne et à Chypre, et celle d'importations grecques et étrusques en Bretagne et dans ses marges, plaident pour des contacts plus que de véritables relations commerciales, contacts qui se font dans les deux sens. En effet, José Gomez

147. Michel DENIS, « Arthur de la Borderie, inspirateur du nationalisme breton? », *Bulletins et Mémoires de la Société Archéologique du Département d'Ille-et-Vilaine*, CVI, 2002, p. 1191-1208.

148. D'après le titre d'un sous-chapitre du livre de Joseph RIO : « La Bretagne celtique, une mythologie de la différence? » (RIO, *op. cit.*, p. 312).

149. RIO, *op. cit.*

150. Arthur DE LA BORDERIE, *Diablintes, curiosolites et corisopites : géographie gallo-romaine de l'Armorique*, Paris, 1882, p. 1.

de Soto dit : « *Nous ne savons pas encore si l'habile frondeur qui réalisa la première broche articulée en bronze était chypriote ou homme d'occident ou d'ailleurs, si le trafiquant qui en diffusa les premiers exemplaires était levantin, ibère ou sarde mais les cuisiniers qui en usaient servaient des élites qui, elles, florissaient d'un bout à l'autre de la Méditerranée et, au-delà des colonnes d'Héraklès jusqu'au sud d'Albion* ¹⁵¹. » Nous sommes loin de l'époque où l'on attribuait aux Phéniciens et à Chypre, l'île du cuivre par excellence, le rôle principal dans la diffusion du métal ¹⁵², et du coup nous ne parlons plus seulement de la circulation de matières premières ou de matériaux finis mais aussi de pratiques culturelles et de symboles de pouvoir politiques et religieux comme c'était déjà le cas dès le Néolithique et comme en témoigne, pour l'âge du Fer, la stèle finistérienne à décoration inspirée d'un temple de Métaponte ¹⁵³. Pour expliquer l'existence en Armorique de stèles présentant des décorations grecques, Barry Cunliffe donne une explication qui appartient au domaine de l'imagination et qu'il appelle lui-même une idée folle : « On pourrait alors émettre l'idée folle qu'un voyageur grec arriva un jour à Penmarch et y construisit un temple, peut-être en bois, à la gloire de la divinité qui le protégeait, et que les indigènes furent tellement impressionnés par la délicatesse des décorations qu'ils les copièrent dans la pierre ¹⁵⁴. » De tous les voyageurs grecs ayant pu venir en Bretagne, c'est évidemment Pythéas qui a attiré l'attention des érudits et des archéologues. Pour expliquer la découverte d'une pièce de monnaie en or de Cyrène sur la grande plage de Lampol-Ploudalmézeau, on a supposé qu'un des navires de la flottille (?) de Pythéas avait coulé ¹⁵⁵ tandis que pour d'autres c'est forcément à bord d'un des robustes vaisseaux armoricains décrits par César que le Marseillais a « repris son périple, de l'un des ports de la côte nord, peut-être du Yaudet, vers le nord et l'île de Bretagne ¹⁵⁶ ». On a aussi supposé que Pythéas avait fait une halte à Penmarc'h ¹⁵⁷, une autre dans la presqu'île de Crozon pour s'abriter, derrière le cap de la Chèvre, d'une tempête ¹⁵⁸. Toujours dans la même veine d'un véritable roman archéologique, les Grecs devaient apporter des présents de petite taille et de grande

151. José GOMEZ DE SOTO, « Le frondeur, le trafiquant et les cuisiniers. La broche d'Amathonte de Chypre et la chronologie absolue du Bronze final atlantique », *L'âge du Bronze atlantique. ses faciès, de l'Écosse à l'Andalousie et leurs relations avec le Bronze continental et la Méditerranée*, Paris, 1991, p. 369-373 (p. 372).

152. Pierre-Roland GIOT, Jacques BRIARD, Louis PAPE, *Protohistoire de la Bretagne*, Rennes, 1979, p. 34.

153. José GOMEZ DE SOTO, « L'art laténien du v^e et du iv^e siècle av. J.-C. en Gaule de l'Ouest : monde nord-alpin et/ou méditerranéen ? Actualités de l'art celtique d'Occident », dans *De la Méditerranée vers l'Atlantique...*, op. cit., p. 57-66.

154. Barry CUNLIFFE, *Pythéas le Grec découvre l'Europe du Nord. iv^e siècle av. J.-C.*, Paris, 2003, p. 66.

155. Hugues JOURNÈS, Yvon GEORGELIN, Jean-Marie GASSEND, *Pythéas*, Ollioules, 2000, p. 88.

156. CUNLIFFE, op. cit., p. 69.

157. Hugues JOURNÈS, « Pythéas le Massaliote, à Penmarc'h et au-delà, 300 ans avant notre ère », *Cap Caval*, 24, 1999, p. 35-40.

158. Docteur A. VOURCH, « Et ceci se passait en des temps très anciens... », *Les Cahiers de l'Iroise*, 45, 1965, p. 7.

valeur « par exemple des pièces d'or et d'argent, des étoffes précieuses, du verre de couleur, des pigments rares, du parfum¹⁵⁹... » En fait, nous ne connaissons strictement rien des détails pratiques de l'expédition marseillaise et aucun texte ne mentionne le simple fait que Pythéas se soit arrêté en Armorique. Mais il est tentant de reconstituer (ou inventer) une fresque historique à partir de quelques éléments littéraires et matériels qui n'ont peut-être aucun lien entre eux, et, face au trop grand nombre de pièces manquantes de ce puzzle, en inventer et imaginer que Pythéas a laissé derrière lui « toutes sortes de produits exotiques » qui n'ont pour l'instant pas été retrouvés.

Réelles relations commerciales et culturelles ou contacts sporadiques directs ou indirects, les liens entre l'Armorique et la Méditerranée, du Néolithique récent jusqu'au premier âge du Fer restent à élucider. Mais quel bilan peut-on faire plus précisément d'une supposée présence phénicienne en Bretagne? Les inscriptions phéniciennes sont fausses, les céramiques puniques de Saint-Gilles-Croix-de-Vie ne sont en fait que des céramiques d'époque romaine et les monnaies d'Afrique du nord du Yaudet n'ont pas été découvertes par l'archéologue sur le site de ses fouilles mais lui ont en fait été données par un antiquaire! Il existe de réels objets phéniciens et puniques dans les musées de l'Ouest utilisés par Camille Busson comme preuves de la présence phénicienne. La statuette en bronze chypriote (en fait étrusque) et les stèles puniques du musée Dobrée provenant de collections du XIX^e siècle n'ont pas été exhumées en France, et les ousheb-tis, vases et statuettes en terre blanche cités par cet érudit sont en fait d'époque romaine¹⁶⁰. Il ne s'agit pas de nier la possibilité de la venue de navigateurs Phéniciens mais ces contacts n'ont laissé (jusqu'à ce jour) aucun témoignage archéologique comme le dit bien Patrick Galliou dans une publication récente¹⁶¹.

159. CUNLIFFE, *op. cit.*, p. 69.

160. BUSSON, *op. cit.*, p. 84-85.

161. « Importations méditerranéennes à l'âge du Fer », dans *Atlas d'Histoire de Bretagne*, Morlaix, 2002, p. 40.

RÉSUMÉ

Il n'existe pas de réelle attestation archéologique d'une présence phénicienne en Bretagne. Pourtant, une tradition est née au début du XIX^e siècle : celle de la fondation de comptoirs et cités phéniciens et même d'un peuplement phénicien de la Bretagne méridionale. Ce mythe historique et archéologique est toujours vivant à l'aube du XXI^e siècle. Le but de cet article est de comprendre la nature et les fondements de ce mythe et d'expliquer les raisons de sa permanence jusqu'à l'époque actuelle.

ABSTRACT

There is no archaeological evidence of the phoenician présence in Brittany. Yet, a tradition was born in the beginning of the 19th Century: the foundation of phoenician counters and cities in the south of Brittany, and even the phoenician populating of this party of armorican peninsula. This historical and archaeological myth is still alive two centuries later. The objective of this article is to explore the nature and the foundations of this myth and to explain the reasons of his survival at the period of the scientific archaeology.